

12h36 précise...

La foule massée au carrefour et des bannières étoilées toutes neuves qui tentent d'exister entre drapeaux sudistes et pancartes au contenu ouvertement hostile. L'image paraît négative mais contrairement à la première impression, de la joie se niche aussi dans les cris qui rebondissent au cœur de la chaleur automnale. Car dans cette ville moderne et poussiéreuse, la haine dégouline aussi facilement que se multiplient les ravissements. Ouais, chacun vit ici ce moment à sa façon, sans vraiment se préoccuper des autres. Et tel est souvent le cas au Texas...

L'image fera le tour du monde mais pour l'instant, à l'autre bout de Main Street, le cortège lui, semble faire du sur-place. Vu d'ici, ce n'est qu'un enchevêtrement lumineux et tel un mirage à l'horizon, il ne produit qu'une banale ondulation. Banale mais il est pourtant indéniable que tout y est brillant, rutilant.

Depuis leur position piétinante, sur les trottoirs et les talus, où qu'ils se trouvent, les spectateurs vibrent. Les cœurs palpitent et les corps trémulent avec autant d'enthousiasme que de passions plurielles. Des passions d'origines diverses et bonnes ou mauvaises, toutes sont acceptables. Et acceptées. Là se trouve sans doute une des clés permettant de comprendre comment fonctionne ce bout de terre promise arrachée aux Mexicains en 1848.

Bref, il y a ici un peu de tout ce qui rend l'Amérique aussi étrange qu'attirante : un contraste permanent et qui donne à ce moment rien que du très banal malgré les enjeux.

Très loin, beaucoup plus haut, dans le ciel bleu uniforme qui recouvre cette scène, le soleil semble fixé à la verticale des ombres. Mais au niveau du macadam, personne pourtant ne se soucie de la sueur et du poids qu'il impose sur la foule. Plus les chromes officiels se rapprochent, plus l'on distingue quelque chose qui s'apparente à du plaisir dans les regards : ils vont enfin voir celui qu'ils avaient jusque-là aperçu qu'au travers du petit écran ! L'homme moderne, l'homme-modèle, celui qui gagne et surtout, celui qui rend plus jeune, plus fort, et plus fier.

Oui, ils sont fiers comme jamais. Pensez-vous ! La lune ! Ce WASP de la côte-Est ne veut rien moins que décrocher la lune ! Et cette belle idée, ce challenge ? Pas pour gagner quelques *quaters* supplémentaires, non, juste pour rappeler à ces foutus russkoffs qui sont les véritables boss sur la planète ! Et le pire, c'est qu'avec lui, rien ne semble impossible. Alors il devient très facile de lui emboîter le pas...

Et partout cette musique de parade dans les haut-parleurs, remplie de souffles, de cymbales et de cuivres. Le son de l'Amérique triomphante...

Mais alors que la vie s'ébroue là-dehors, le calme règne en maître au cinquième étage de ce que tout le monde dans le quartier appellent à tords la Bibliothèque.

Si quelqu'un était sorti de l'ascenseur à cet instant précis, s'il avait pénétré dans l'espace qui s'ouvrait devant lui, il n'aurait rien remarqué d'autre que l'ombre des cartons empilés devant la fenêtre. Ou peut-être à la limite, les complices invisibles d'un évènement imminent et improbable : le silence urbain du bâtiment et les flonflons à extérieurs assourdis par l'immobilité des vitres teintées.

Mais personne n'a déboulé ici. Personne n'a aperçu le carreau entrouvert. Et donc, personne n'a remarqué

l'homme blond agenouillé devant cette même fenêtre.

Un bras tendu devant lui à l'horizontal, l'autre crocheté à trois heures et dans cette nasse ainsi constituée, un fusil italien d'une époque révolue. Pour l'homme pâle immobile en position sniper, l'unique chose qui émerge désormais dans son esprit est un sourire. Mouais, seulement le sourire dans le viseur, rien d'autre. Il ne voit que ces deux rangées de dents WASP parfaites, aussi télégéniques qu'universelles et qui appartiendront bientôt à l'Histoire.

Quelques secondes encore et l'alignement sera parfait.

Ne reste effectivement qu'une poignée de secondes avant que le prestige ne change de camp. Des secondes qui s'égrènent à rebours, s'égarant dans le souffle retenu de l'homme aux petites misères d'une déjà trop courte vie.

Mais pour cet étrange américain, le passé n'a plus d'importance, le présent à peine plus. Seul compte l'avenir. Un avenir qu'il va créer au-delà des bribes de secondes qu'il reste à vivre au brushing parfait agitant la main là-bas, dans la décapotable...

« Et alors, vous qui comme moi, êtes Américains, ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays ! »

Les gens n'avaient retenu que la première partie de cette phrase. Rien d'autre. Quelle bande de cons !

Mais pour celui qui restait Américain simplement parce que les Soviétiques lui avaient refusé leur propre nationalité, seule la deuxième partie du discours comptait. Des mots qui l'avaient ébranlé au point de se sentir de suite concerné. Personnellement concerné.

Dans cette deuxième phrase de son discours, le président du soi-disant pays protégé par Dieu n'avait pourtant que

reformulé différemment la précédente : *Vous qui, comme moi, êtes citoyens du monde, ne vous demandez pas ce que les États-Unis peuvent faire pour le monde, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour le monde !*

Et se trouvait-là en arrière-plan une question à laquelle l'homme au fusil était convaincu de détenir la meilleure réponse possible.

De Mohrenschildt ne l'avait pas dit mais il le lui avait fait comprendre : l'échec du 10 avril pouvait être effacé par un truc plus grand. Or si le cortège empruntait un bout d'Elm Street au lieu de traverser promptement Dealey Plaza ? S'il passait pile devant ce bâtiment ? L'immeuble précis où il avait enfin dégoté un job ? Si cette *suka* de Marina l'avait jeté là, juste avant la venue du Président ? Si elle l'avait traité de *looser*, un mot qu'elle ne connaissait même pas la veille lui donnant enfin l'occasion d'être libre, de suivre sa voie et ce qu'il nommait intérieurement, avec beaucoup de respect, son *destin singulier*... Si... Si... Si...

Oh, il savait bien qu'il n'avait en rien une intelligence de prix Nobel mais son esprit hébergeait tout de même quelques certitudes bien ancrées.

Dont une surtout : il n'avait jamais cru aux hasards.

Il restait persuadé que la vie offrait simplement des opportunités à ceux qui savaient les prendre. Comme à Moscou ou à Minsk. Ou comme avec ces *little jerks* de la télé ou ceux de WDSU quand il distribuait ses tracts pro-Castro l'année précédente. Ou encore comme cette récurrente et irrésistible attirance pour le Mannlicher-Carcano quand il feuilletait son *American Rifleman* durant ses pauses de midi.

Aucun hasard, seulement des opportunités. Exactement comme maintenant. Alors la réponse était *oui*, il savait ce qu'il allait pouvoir faire pour le monde...

D'un côté la foule qui acclame le Président. De l'autre, la chaleur qui accable l'homme au fusil. Le combat est inégal mais il y en a un qui le sait et l'autre pas, autant dire que c'est couru d'avance, un peu comme un tuyau de dernière minute de Bill Hartack avant un Kentucky Derby.

Dans l'arrondi de la lunette, la décapotable se rapproche, imperturbable, bien droite sur la ligne invisible que le chauffeur s'applique à suivre depuis le départ, droite sur la ligne de mire du canon aussi...

Allez, plus que quelques mètres avant que l'angle ne soit idéal. Entre les cartons et la vitre relevée, la chaleur semble définitivement installée. Sous sa joue écrasée contre la crosse, sa pomme d'Adam déglutit un relent de *peanuts butter* et, alors que la moiteur suinte dans le creux de sa paume gauche, sa phalange glisse de nouveau sur le chien. Mais l'homme est décidé et sa volonté fait le reste. Encore une seconde, une petite seconde, une toute petite seconde...

Maintenant !

Les fibres musculaires de son index droit se contractent sèchement et il sent quelque chose vibrer imperceptiblement à l'intérieur du manche.

Ensuite, recul de l'arme contre sa joue, éclair lumineux et détonation, le tout en simultané. L'odeur de poudre embaume désormais l'espace autour de lui et son œil focalise de nouveau la cible dans le viseur.

Touché !

Le sourire du 35^{ème} Président vient de se contracter en un rictus de surprise, une main portée à son cou... A sa gauche, le tailleur rose se tourne vers lui. Sur le visage de la First Lady aussi, l'homme au fusil distingue de la surprise...

Oui George ! Oui ! Tu avais raison, l'erreur Walker ne s'est pas répété. Et le monde m'appartient ! Enfin, il ne m'appartient pas, mais il m'en sera reconnaissant...

Bizarrement, son esprit est très calme maintenant qu'il a

mis en marche sa propre histoire.

Bon, il faut terminer le job, se dit-il comme par réflexe.

L'homme recharge son arme tout en forçant son apnée à durer, sans modifier l'angle de tir, comme on le lui a enseigné dans les Marines, dans sa vie d'avant. Dans la foulée, il stabilise le viseur pour son second tir.

Mais au cœur du croisillon de la lunette, la tête de la cible explose subitement.

L'homme n'a pas tiré, sa deuxième balle est encore engagée dans la chambre. Il n'a pas encore tiré et le visage du Président vient tout de même d'être nettoyé de ce sourire crispé qu'il avait pourtant lui-même provoqué avec son premier tir.

Dans la lunette, il entrevoit la scène comme à la TV. Le sang qui rougit tout dans un rayon d'un mètre, des sièges à la portière. Il distingue tout, jusqu'au regard de l'épouse du Président qui se décompose. C'est comme s'il regardait la télévision sauf que là c'est en couleur et qu'il lui semble qu'il suffirait de tendre le bras pour toucher ces gens.

Devant ses yeux, le buste du président s'affaisse brusquement et la panique rattrape la bulle qui jusque-là enveloppait la Continental présidentielle...

A l'angle du cinquième étage, le canon de son arme s'incline lentement. C'est fini. Rien ne se passe tout à fait comme prévu mais l'homme sait que la séquence est belle est bien terminée. Il expulse l'air qui trainait dans ses poumons, un joli soupir dans lequel se trouve autant de surprise que de soulagement.

Une alarme sonne quelque part. Est-ce dans son esprit ? Dehors ? Ailleurs ? Impossible pour l'homme de statuer, l'incompréhension fausse tout.

En contre-bas, sur la pelouse, les gens aussi ont compris et ils s'éparpillent. Des bras se tendent, des corps protègent les enfants, des hommes invectivent d'autres hommes et les

femmes hurlent... Réveillé en plein rêve par l'horreur, le cortège a enfin accéléré. Sur le capot-arrière de la Cadillac présidentielle, le tailleur rose est parti en balade, à quatre pattes, rejoint dans la seconde par un garde du corps. Les cris sur la place sont remplacés par les sirènes et les véhicules officiels s'enfuient à toute allure, empruntant la bretelle d'autoroute sous le pont en béton.

Pour l'homme, il est temps de partir. Il faut quitter cet endroit. Et vite. Bientôt la panique sera partout et il sait qu'il faut qu'il plonge dedans s'il veut pouvoir profiter de ce qu'il pense être son avenir.

Alors, il abandonne son fusil au pied des cartons, tourne le dos aux fenêtres et quitte l'étage d'un pas décidé.

Les escaliers, ses jambes en rebonds élastiques sur les marches. Dans sa tête, ça cogite sec pour un homme de son intelligence. Mais au bout des questions, l'homme découvre des tas de points d'interrogation, des interrogations sans réponse et qui s'empilent tels ces cartons qu'il trimbalait du matin au soir dans ce même bâtiment. Qui ? Pourquoi ? Comment ?

Et puis très vite, il y a ce mot qui revient comme un proprio en fin de semaine pour empocher son loyer. Un mot qui le travaille au corps, s'imisce en lui quelle que soit la direction vers laquelle il tourne son esprit : *Sucker* !

Oui, il s'est sûrement fait avoir...

Mais très vite, sa naïveté et surtout son orgueil reprennent le dessus : *C'est fini maintenant, n'y pense pas, n'y pense plus ! De toute manière, c'est toi qui l'as touché en premier... Alors n'y pense plus !*

Et au lieu de cogiter sur l'improbable surprise qui a pulvérisé son coup d'éclat, il fixe son esprit sur les femmes. Sur ses femmes. Oh, pas sur Marina, non. Pas sur cette chienne russe qui craque désormais devant la première tentation occidentale venue. Et pas non plus sur sa mère,

envahissante au point de lui filer régulièrement des envies de matricide. Non, il pense juste à ses filles. A June surtout. A Audrey aussi mais beaucoup moins car quand il songe à ce bébé né il y a un mois à peine et qu'il n'a quasiment jamais vu, il se dit qu'il n'est pas tout à fait certain qu'elle soit de lui finalement... Mais ça aussi, il ne veut plus y penser ! Alors il fixe son attention sur June, pense à son minois, ses yeux plissés et son rire si clair quand ils jouaient ensemble sous le porche de la maison à Mercedes Street...

Quelques mètres encore et il sort enfin du bâtiment, prend calmement la direction de l'arrêt de bus. Personne ne l'a vu, personne ne le cherche car personne ne songe à lui. Ils pensent tous à ce qui vient d'arriver, au Président. Pas à celui qui peut avoir fait ça. Pas encore.

Effectivement, dans les rues, les gens ne courent plus. Ils errent et soliloquent comme jamais peut-être ils ne le feront plus. Ils s'interpellent, échangent des questions. Seulement des questions, rien que des questions, aucune réponse.

Et ces mots qui reviennent encore et encore : Président... Coups de feu... Touché... Mort... Non ! Une radio, il faut trouver un poste de radio !... Oui mais où ?

Le Président ? pense l'homme blond, *mouais, il est certainement mort maintenant. Et même s'il ne l'est pas, y'a fort à parier qu'il ne pourra plus exercer, pas avec ce trou qu'il avait dans le crâne... Aaaaah okay, le gros trou, c'est peut-être pas le mien mais tout de même ! Qui l'a touché en premier, hein ? C'est moi ou c'est pas moi ? Oui si c'est moi ! Et le monde me remerciera pour ça. P't'être qu'ils ne comprendront pas de suite mais plus tard... Humm... plus tard...*

En traversant la rue au milieu de la foule, l'homme se retourne sans même y faire attention. Il jette un ultime regard à l'immeuble de briques rouges : sur le fronton, la petite horloge semble s'être arrêtée. Elle indique 12h36 précise...